

# ANATOLE LE BRAZ À PORT-BLANC

PAR ANDRÉ LE PERSON

Une grande partie du collectage des chansons et des légendes effectuées par Anatole Le Braz (1859-1926) a eu lieu dans le Trégor et en particulier la région de Port-Blanc. On les trouve dans « *Un coin breton* », volume qui rassemble huit écrits publiés entre 1891 et 1894 dans la revue « *L'Hermine*<sup>1</sup> », mais aussi dans une autre nouvelle, « *Fille de fraudeurs* », et surtout dans son gros recueil, « *La Légende de la Mort en Basse Bretagne* » publiée en 1893, livre qui est en partie à l'origine de sa notoriété, malgré ce sujet particulier de la mort et des superstitions qui s'y attachent. Dans sa jeunesse passée à Ploumilliau, où son père, Nicolas, était instituteur, il a été frappé par la statuette de l'*Ankou* qui figurait dans l'église, une statue représentant un squelette brandissant une faux : « *Cette statuette a été la terreur de mon enfance. Son voisinage troublait toujours mes jeunes prières. Je me souviens d'avoir vu de vieilles femmes s'agenouiller devant elle...* »

Dans son adolescence, il découvre Port-Blanc et sa région, à l'occasion des congés scolaires, lorsque son père est muté à Penvénan en 1874. Grâce à ses propres notes et au travail d'enquêteur réalisé en 1999 par Yann-Ber Piriou, professeur de Littérature Bretonne à l'Université de Rennes (essai biographique : « *Au-delà de la légende... Anatole Le Braz* »), il est possible d'évoquer l'importance des conteurs et conteuses ou des chanteurs et chanteuses de *gwerziou* et *soniou* de Port-Blanc et des environs dans son œuvre. Plusieurs documents conservés au CRBC de Brest (dont plusieurs carnets), aux Archives Départementales des Côtes-d'Armor et dans des fonds privés, ont pu être étudiés et exploités. Dans ces années 1990, une universitaire, Dominique Besançon, fait de cet homme son sujet de DEA, après être tombée sous son charme : « *C'est un homme extrêmement attachant d'avant-garde. Il avait une conception de la Bretagne qui s'appuie sur la tradition et entre dans la modernité sans perdre ses racines. C'était courageux à l'époque. Il avait un charme fou, il était humain, il s'est battu pour la langue bretonne. C'est quelqu'un d'exceptionnel. J'aime encore plus l'homme que l'œuvre.* » Elle fait même rééditer ses ouvrages dans la collection « *Terre de Brume* » et les préface : en 1995, elle publie notamment « *La Terre du Passé* », puis en 1997, « *Un coin breton* », ensemble de huit récits récoltés à Port-Blanc et ses environs, mais que Le Braz n'avait jamais publié en un seul volume.

## 1 L'influence de Luzel sur Le Braz

Très tôt, Le Braz s'intéresse aux histoires (les *kontadennou*) et chansons en breton (les *gwerziou* et *soniou*) racontées par les anciens lors des veillées, comme celles qu'il a entendues dans son enfance à Saint-Servais (Duault), puis à Ploumilliau. « *Tout petit, j'aimais les récits de ma mère, les contes des vieilles en coiffe, les bribes de légendes entendues des sabotiers, paysans ou marins de passage. Et déjà, je notais sur ces carnets, appelés calepins, ces savoureux petits récits, très fragmentés* », a-t-il raconté à un de ses anciens étudiants, Paul Surirey, après la première guerre mondiale. À Penvénan, son père collecte aussi quelques histoires relatives à la mort, entendues lors de veillées traditionnelles et les lui transmet. Elles trouveront leur place dans sa « *Légende de la Mort* ». En 1886, alors qu'il est nommé professeur de lettres au lycée de Quimper, il y fait la connaissance de François-Marie Luzel, le célèbre collecteur de chants et de contes natif de Plouaret, alors directeur des Archives Départementales du Finistère. Luzel convainc Le Braz de collecter, comme lui, ces chants et contes populaires bretons pendant qu'il est encore temps de le faire. En 1890, leur collectage commun forme les deux volumes de « *Soniou Breiz Izel* » de Luzel, avec une introduction de Le Braz.

## 2 L'arrivée de Le Braz à Port-Blanc

En 1891, alors qu'il vient d'épouser (Marie-) Augustine Le Guen, veuve Donzelot, mère de trois enfants, originaire de Paimpol, il loue une petite maison de pêcheur à Port-Blanc pour l'été. Il se souvient

<sup>1</sup> Revue littéraire bretonne de langue française créée en 1890 par le poète Louis Tiercelin, avec le soutien du compositeur Guy Ropartz.

bien de son arrivée au village, récit qu'on peut lire dans « Un coin breton » (« Sous le chaume »). A la première auberge du village, il demande où demeure Jeanne Le Goff (Jane ar Goff), sa propriétaire : « On me montre, tout là-bas, des chaumines éparses de pêcheurs. Nous n'avons qu'à suivre le chemin au long de la grève... Elles sont toutes pareilles, s'adossent à des roches où on les dirait sculptées. Une porte, une fenêtre, une lucarne. Par-dessus, un toit de chaume ; par devant un jardinet bordé d'un mur en pierres sèches. Nous errons de l'une à l'autre. Tous les seuils sont clos. Les femmes sont aux champs, les hommes à la mer. J'avise une forme qui vient là-bas, de la grève... L'hôtesse arrive. Elle est jolie, cette hôtesse. En guise de coiffe, elle porte la « capeline », le béguin flottant. Nous sommes dans la chaumine qui pour deux mois va être la nôtre... Il y a bien dix ans que je rêve d'une vie toute primitive, dans un coin à peu près vierge de toute civilisation sous quelque chaume battu des vents, et de m'y refaire une belle âme saine de sauvage, parmi des hommes simples et rudes comme nos pêcheurs de l'Armor trégorrois... »



Figure 1 : Les chaumières de Port-Blanc non loin du rocher « La Sentinelle », telles que Le Braz les a vues à son arrivée à Port-Blanc.  
(Illustration d'Eugène Bourgeois (1855-1909),  
peintre paysagiste français, publiée sous forme de carte postale)

Il est alors loin de penser qu'en 1898, il va acheter cette maison ainsi que les deux maisons voisines, l'une d'un pêcheur, l'autre d'une « petite marchande de bonbons » pour transformer le tout en une seule habitation de vacances : Kestellic. Il a pris le parti de vivre définitivement dans ce « petit hameau marin, habité par une population de pêcheurs qui vivent autant de la culture de leurs champs que du produit de leurs barques. » Dans une lettre de 1908 à Mary Butts, une lectrice demeurant en Suisse, passionnée par la langue et la littérature bretonnes, il donne une autre description de l'endroit où il habite et confirme son choix définitif de vie : « Il est sauvage, hérissé de rochers, pas encore trop hanté de baigneurs, n'offrant de plage de sable qu'à demi-marée, et sans cabines ! Nous le considérons comme notre éden, parce que nous y avons de multiples racines d'âme. Et naturellement, nous le trouvons admirable... »



Figure 2 : La maison de Le Braz  
près de l'hôtel des Roches Grises, vers 1900.

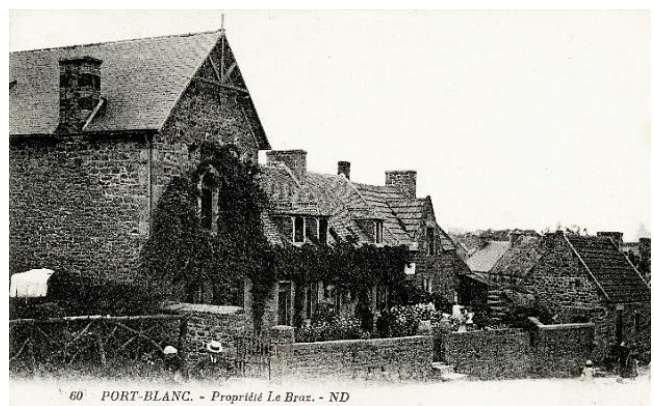


Figure 3 : La maison de Le Braz vers 1920.

### 3 Le collectage sur le thème de la mer

À Port-Blanc, Le Braz est immédiatement attiré par la mer, un univers qu'en bon terrien de Saint-Servais, puis de Ploumilliau, il ne connaît pas. En compagnie des pêcheurs, il part pour des parties de pêche ou de navigation autour des îles et îlots tout proches et même jusqu'à Thomé et les Sept-Îles. Il a ainsi l'occasion d'entendre et de récolter tous les éléments de folklore qui s'y rapportent, et de les noter, tel un véritable ethnologue. C'est ce qui lui fera dire plus tard : « *Je suis un fils des monts adopté par la mer* ». C'est toujours avec admiration qu'il observe le littoral de Port-Blanc. Ainsi, les descriptions qu'il en fait témoignent-elles de son talent d'écrivain et de son amour pour ce bord de mer : « *Nous rentrions de la pêche au large, avec le flot montant. Il faisait une de ces calmes et blondes soirées d'août qui revêtent les lointains en Bretagne, d'une lumière infiniment douce, suspendue dans l'air comme une poussière d'or pâle... C'est l'un des plus beaux paysages de mer que je connaisse. De toutes parts surgissaient autour de nous de gigantesques profils de pierre, des figures énigmatiques et colossales... Le rocher du Château gardait l'entrée du port, l'île Saint-Gildas dormait, paresseusement. Plus loin s'égrenaient les innombrables récifs épars le long du littoral de Plougrescant...* » (« *Funérailles d'été* », 1897)

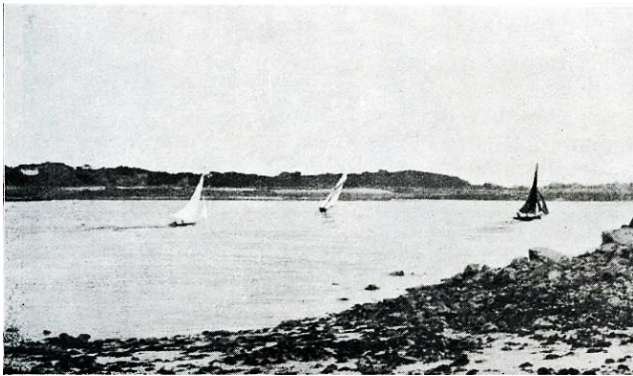


Figure 4 : La rentrée des barques à Port-Blanc.  
« *La Bretagne Touristique* »



Figure 5 : Un intérieur de pêcheurs.

Plusieurs habitants de Port-Blanc sont à l'origine de certains de ses contes qui ont pour thème, la mer : la mer nourricière, la mer meurtrière, la mer enjôleuse comme peut l'être une sirène, la mer capricieuse, la mer que l'on aime, et que l'on doit craindre à la fois. C'est chez le pêcheur Jean Menguy, dont la maison est « *située sur la croupe accidentée des Crec'h* », qu'il recueille le conte « *L'aventure du pilote* » paru dans les « *Contes du Soleil et de la Brume* » de 1905. Cette histoire met en scène plusieurs pêcheurs de Port-Blanc partis en mer la veille de Noël du côté des Sept-Îles : le pilote Cloarec (un voisin de Menguy) et son équipage composé de Guillaume Dudored (*Lomik*), Pierre et René Balanec (de Roc'h Vran), Louis Rudono (du Cozquer) et Gonéry Mezcarn, (de Kerampoulou).

Dans « *La Terre du Passé* », il raconte son voyage depuis Port-Blanc jusqu'à Perros pour assister au célèbre pardon de La Clarté du 15 août, dans la barque de pêche du patron Manchec : « *Il souffle un vent de saison que les pêcheurs de ce quartier appellent « le vent de la Vierge », parce qu'il se lève d'ordinaire en août aux approches de l'Assomption... Au nombre des passagers de la Reine-des-Anges sont trois femmes de pêcheurs dont une veuve qui, depuis que son homme « s'est péri », n'a plus toute sa raison... » (« L'agonie d'un culte »).*

Dans « *Un coin breton* », le conte « *En mer* » raconte sa promenade en compagnie d'un vieux pêcheur, le père Féhec (*Féhec Coz*), qui a sa maison parmi celles du port. Le Braz dresse un portrait savoureux de cet octogénaire qui l'emmène « *à l'entrée de Ker-Is, celle du moins qui donnait sur le pays de Trégêr et sur celui de Goëlo, car la ville avait cent portes par où la Bretagne entière se rendait à ses marchés* ». Dans « *Tomé-Les fraudeurs* », il débarque sur cette île, toujours emmené par Féhec Coz et son matelot, « *Lon-Vraz* ». Là, Job Kervegan, le fermier de l'île, lui raconte l'histoire de « *Iann-e-Grok* », l'homme qui hante toutes les grèves des environs. Il avait été surnommé ainsi parce qu'il avait eu le poing amputé par un douanier qui l'avait surpris à frauder, et depuis ce temps, il portait un crochet de fer en guise de main. Le Braz assure que ce personnage a existé.

Le Braz évoque aussi le dur métier des Paimpolais qui partent loin pêcher la morue (« *Pâques d'Islande* »). Puis dans la nouvelle qui suit, « *Funérailles d'été* », il évoque d'autres figures de Port-Blanc qu'il a très bien connues : le pêcheur Herry Laouénan, patron du « *Saint-Yves* », avec qui il va parfois à la pêche. Il y décrit surtout les obsèques de son vieil ami Féhec-Coz (Guillaume Féhec, patron de la

« Sainte-Anne »). D'autres habitants du Port-Blanc sont cités : Nona Féhec, sa femme (née Menes), Annie, sa fille (surnommée « Goémon Vert »), Mar'Yvona Rouz, la sacristine, « *incomparable réciteuse de grâces* », René Maho, « *vieux pêcheur asthmatique* ». C'est là pour Le Braz l'occasion de montrer son autre talent, celui de narrateur : il raconte ainsi dans le détail tous les rites funéraires alors en vigueur dans le Trégor, auxquels personne, parmi ceux qui ont connu le défunt, ne peut déroger. Ainsi, on apprend que « *La veille de son trépas, Féhec-Coz avait dit à Herri Laouénan : « Tu t'arrangeras de façon que ma dépouille mortelle, avant d'être enfouie dans le cimetière du bourg, repose quelques heures dans la maison de Notre-Dame... » Il dut passer un jour et deux nuits sur les tréteaux funèbres... »* Quelques instants après, toujours dans la chapelle de Port-Blanc, alors que Le Braz veille près du cercueil de Féhec Coz, Nona, sa veuve, l'approche, la bouteille à la main, et lui propose une seconde rasade d'eau de vie (ou « gwin-ardant »). Le Braz refuse poliment. Elle le reprend alors : « *Avez-vous donc quelque rancune contre mon homme que vous ne voulez point vider ce dernier verre en l'honneur de ses mânes<sup>2</sup> ?* » Herri Laouénan, à ses côtés, lui confirme aussitôt qu'il ne peut se dérober à ce rite sacré : « *C'est la plus grande injure au mort et à sa famille, quand on ne boit pas : il faut boire* ».



Figure 6 : Le Braz à l'entrée de sa maison de Port-Blanc.



Figure 7 : L'intérieur de la chapelle.

#### 4 Des gwerziou et des soniou

À Port-Blanc, Le Braz a aussi l'occasion d'entendre des chansons en rapport avec la mer ou avec l'éstran, un espace qui est très fréquenté lors de parties de pêche à pied ou de récolte de ce que la mer laisse derrière elle aux marées basses, comme le goémon qui, revendu, sera source de revenus. Il les consigne dans ses carnets et précise le nom des chanteurs ou des compositeurs.

Deux chansons de Le Braz ont été analysées par Daniel Giraudon dans son dernier livre dédié à l'histoire des *gwerziou* et *soniou*, « *La clef des chants* », qu'il a pu écrire après ses enquêtes approfondies étalées sur plus de quarante ans. On y trouve les textes complets en breton et leur traduction.

La complainte de Jean Salaün (« *Gwerz Iann Salaün* ») est racontée à Le Braz en 1895 par Lise Bellec, une de ses informatrices les plus prolifiques. Elle est composée de 48 couplets de deux vers (en octosyllabes) qui rapporte la noyade accidentelle d'un jeune homme, de Kerivoalan en Perros-Guirec, Iann Salaün, âgé de 18 ans, parti se baigner au bas de La Clarté après avoir participé à un concours de charrues du comice agricole. L'enquête de D. Giraudon démontre que cette noyade a effectivement eu lieu le 25 juillet 1842, soit environ cinquante ans avant. Il précise : « *Malheureusement, Le Braz ne donne aucun renseignement sur l'époque à laquelle Lise a eu connaissance de la chanson, comment, et dans quelles circonstances elle l'a apprise... Notons que pour composer sa chanson, l'auteur avait obtenu les circonstances de la tragédie des parents de la victime. L'événement était donc présent dans les mémoires à l'époque de Le Braz...* »

<sup>2</sup> Dans la religion romaine : âmes des morts (« *Anaon* » en breton).

La chanson du goémon blanc (« *bizhin gwenn* ») lui est chantée à Port-Blanc en 1897 par Émilie Le Roux, jeune fille alors âgée d'une vingtaine d'années. Il s'agit d'une chanson de 23 vers de 8 pieds avec refrain de deux vers de 8 pieds aussi. Cette récolte du goémon blanc a lieu depuis environ 1895 sur les côtes du Trégor (Trégastel et les Sept-Îles) et a pu être décrite avec précision par Le Goffic dans son livre « *Sur la côte* », parce qu'il y a participé. Cette nouvelle activité est surtout pratiquée par des femmes, jeunes filles et enfants. L'argent obtenu avec la vente de ce goémon blanc leur permet l'achat de beaux vêtements à la mode.

Le Braz se met aussi à la recherche des paroles de la longue complainte ou « *gwerz* » d'« *Itron-Varia-a-Borzh-Gwenn* » (Notre-Dame-du-Port-Blanc), dont la plupart des gens ne connaissent que le refrain principal. Dans un « *Rapport sur une enquête relative aux vieux saints bretons et à leurs oratoires (août-septembre 1894) adressé au ministre de l'Instruction publique le 1er avril 1895* », il raconte lui-même la découverte fortuite de ce chant en 1894, toujours auprès de Lise Bellec, alors sacristine à la chapelle : « *J'avais souvent entendu parler mon regretté maître, M. Luzel, d'une gwerz de Notre-Dame de Port-Blanc qu'on lui avait vantée jadis, comme une des plus anciennes de nos rhapsodies religieuses, mais dont il n'était jamais parvenu à faire réciter que ces deux vers, contenant d'ailleurs l'essence du miracle que devait célébrer la chanson :*

An Itron Varia ar Porzh-Gwenn  
Notre-Dame du Port-Blanc

A ra soudarded gant raden  
Fait des soldats avec de la fougère

« *Tâchez donc de découvrir autre chose de ce qui précède et de ce qui suit, pendant que vous êtes sur les lieux* », m'écrivait-il au mois d'août 1892, « *ce doit être un des épisodes les plus curieux de notre vieille lutte séculaire contre l'Anglais* ». Je fis tout ce qui dépendait de moi pour donner satisfaction au collecteur attiré de nos chants ; je heurtai à toutes les portes, je subornai des vieillards qui passaient pour être des dépôts vivants de tradition. Impossible d'obtenir d'eux une réminiscence en dehors des deux vers qu'on vient de lire. Or, l'été dernier, comme je descendais de la chapelle, j'entendis, chez la sacristine, qu'on chantait. La voix montait, nette et vibrante, par la fenêtre ouverte, dans l'air apaisé du soir. J'entrai. Sur la table, auprès de la croisée, était assise à l'orientale<sup>3</sup>, une de ces couturières qui vont travailler à la journée, de maisons en maisons. En m'apercevant, elle se tut.

- « *Que chantiez-vous-là ?* lui demandai-je.

- « *Oh, rien... Un cantique d'autrefois, une chose qui n'en vaut pas la peine. Il n'y a que l'air qui soit joli.* »

Je la priai de continuer et ensuite je la fis reprendre. Elle chantait précisément l'introuvable complainte, la *gwerz* de Notre-Dame de Port-Blanc, si longtemps cherchée, et toujours en vain. La voici avec ses incohérences et ses lacunes. »

### Breton

1. Seizh lestr partijont asamblez,  
Partijont a gostez Londrez,  
Ha teujont war-zu Breizh-Izel  
'Vit massakriñ ar bobl fidel.
2. Med Itron Varia ar Porzh-Gwenn  
Emañ he zi war an dosenn.  
Emañ he zi war an dosenn,  
A wel ar Zaozon deus a-bell.
3. Itron Varia ar Porzh-Gwenn  
A ra soudarded gant raden,  
Kant mil den armet hag ouzhpenn  
D'ampich ar Zaozon da ziskenn.

### Français

1. Sept navires sont partis ensemble  
Sont partis du port de Londres,  
Et ont vogué vers la Basse Bretagne  
Pour massacrer les fidèles.
2. Mais Notre-Dame de Port-Blanc  
Qui a sa maison sur la colline,  
Qui a sa maison sur la colline,  
Voit de loin les Anglais.
3. Notre-Dame de Port-Blanc  
Fait des soldats avec des fougères  
Cent mille hommes armés  
Pour empêcher les Anglais d'accoster.

<sup>3</sup> Jambes croisées, sur le sol.

4. Kerkent, hi e-deus permitet  
N'aje ar raden da zoudarded  
Etre Porz-Gwenn ha Krec'h-Marted  
A oa kant mil a zoudarded.

5. Ha pa zellent er c'hostez all  
A welent mui pe gemendall  
Tre Plougouskant hag ar Porzh-Gwenn  
Holl a oant format gant raden.

6. Zoudarded vailhant, armet mat,  
Prest da reiñ d'ar Zaozon kombad.  
Kement garreg a oa war-dro  
A oa n'em cheñchet e forchoù.

7. A oa n'em cheñchet e forchoù,  
E forchoù leun a ganolioù  
Krec'h ar Gontez, war an uhel  
Weler anezhañ di a-bell.

8. Biskoazh sur ar Zaoz na welaz  
Kement demeuz a bopulaz.  
P'oant en dro d'ar vaz-pavillon  
E klevent ar musik o sôn.

9. Tofek, Perroz ha Louannek  
A oa leun gouch a zoudarded  
Jentilez, Rouzik ha Bono  
Oa fortifiet tro-war-dro

10. Gant mogerioù inkompreñabl  
D'o spered ha d'o daoulagat.  
Tud Breizh-Izel hed a kostez  
A zo en spouron noz ha deiz,

11. A zo en spouron noz ha deiz  
Gant aon na da goll o buhez.  
Mouez ar c'hanolioù a groze  
Ken a stlake toud ar c'hontre.

12. Gant an drouz demeus an tennoù  
A goueze ar vugaligoù.  
Paour ha pinvik, yaouank ha kozh,  
A bartijont e-greiz an noz.

13. Kuitaet o-deus ti ha madoù  
Ha degarpet er forejoù,  
'N ur bediñ ar Werc'hez Vari,  
Jezuz he mab, d'o frezerviñ.

14. Ar Zaozon a lamm e Gweltraz,  
Prest da ziskenn d'an Douar-braz.  
Imajoù ar Zent d'eus bruzhunet,  
Kloc'h ar chapel o-deus laeret.

4. Aussitôt, elle a permis  
Que les fougères deviennent soldats.  
Entre Port-Blanc et Crec'h-Martet  
Il y avait cent mille soldats.

5. Quand ils regardèrent de l'autre côté  
Ils en virent plus ou autant.  
Entre Plougrescant et Port-Blanc  
Tous étaient faits de fougères.

6. Des soldats vaillants bien armés  
Prêts à livrer le combat aux Saxons.  
Tous les rochers des alentours  
S'étaient changés en fortins,

7. S'étaient changés en fortins,  
Leur fortins remplis de canons.  
Au Crec'h-la-Comtesse, en haut,  
On le voit bien de loin.

8. C'est sûr, jamais l'Anglais ne vit  
Autant de gens armés  
Quand ils rejoignirent leur mât-pavillon,  
On entendit leur musique sonner.

9. Tomé, Perros et Louannec  
Étaient remplis de soldats.  
Les Sept-Îles, Rouzic et Bono  
Étaient fortifiés partout

10. De murailles incompréhensibles  
A leurs esprits et à leurs yeux.  
Les gens de Basse Bretagne, de tous les côtés  
Vivent dans l'épouvante nuit et jour

11. Vivent dans l'épouvante nuit et jour  
De crainte de perdre leur vie.  
La voix des canons tonnait  
Tellement que toute la contrée en frémissait.

12. Le bruit des tirs de canons  
Faisait tomber les enfants.  
Pauvres et riches, jeunes et vieux,  
Ils partirent tous au milieu de la nuit,

13. Ils abandonnèrent maisons et biens  
Pour se cacher dans les bois  
En priant la Vierge Marie  
Et Jésus, son fils, de leur sauver la vie.

14. Les Anglais sautent sur l'île Saint-Gildas  
Prêts à descendre sur le continent  
Ils ont brisé les statues des saints  
Et ils ont volé la cloche de la chapelle de Saint-Gildas.

15. *Lakaet 'deus hen er wern-gestel  
Da zon vit ober un appel.  
Kouezhet eo digante er mor don  
Ur wech bep seizh vloaz a zon.*

15. Ils l'ont hissée en haut d'un mât de hune  
Pour sonner et faire l'appel.  
Mais elle s'est échappée et est tombée dans la mer,  
On l'entend une fois tous les sept ans,

16. *Evit ma lavaro tud Breiz  
"Ma kloc'h Sant Gweltraz er Ger-Is...  
Paz oa partiet ar Zaozon  
Oa rejouiset o c'halon !*

16. Si bien que les Bretons disent  
Que la cloche de Saint-Gildas se trouve à Ker-Is...  
Quand les Anglais sont repartis,  
Leurs cœurs étaient réjouis !

17. *Pa int retornet d'o c'hontre,  
Deus savet un iliz nevez.  
Prenet ur gaer a gurunenn  
Da Itron Varia ar Porzh Gwenn.*

17. Quand les Anglais sont repartis,  
Ils ont refait une nouvelle église  
Et acheté une très belle couronne  
À Notre-Dame de Port-Blanc

Cette *gwerz* où l'histoire et la légende sont étroitement mêlées, possède une grande valeur car elle relate un miracle survenu dans un site marin privilégié, le port ou havre de Port-Blanc, une des seules rades naturelles sur la côte nord de la Bretagne qui, de ce fait, devait être surveillée sans relâche et qui a été le théâtre de plusieurs épisodes militaires, notamment lors d'attaques par les Anglais<sup>4</sup>. La chapelle qui n'était à l'origine qu'une simple tour de guet, comme le rapporte la 2<sup>ème</sup> strophe du chant, a été agrandie et placée sous la protection de la Vierge, en remerciement de son action. Cette transformation est datée de 1492 et correspond à la nouvelle chapelle évoquée dans la strophe n° 17, dont l'actuelle sacristie n'est autre que l'ancienne tour de garde du XIII<sup>e</sup> siècle.



Figure 8 : La chapelle le jour du pardon : les femmes rentrent d'un côté, les hommes de l'autre.



reprirent l'ancienne forme. En tout cas, elles n'ont pas fait souche dans la région... Dans son délabrement et sa vétusté, les pêcheurs chérissent leur sanctuaire. Et s'ils le laissent en aussi piteux état, ce n'est point par incurie, mais, au contraire, par scrupule. Ils croiraient commettre un sacrilège en touchant à la « maison de la sainte », fût-ce pour l'embellir... ».

## 5 Le collectage sur le thème de la mort

On le devine aisément, le thème de la mer entraîne inévitablement Le Braz sur le thème voisin de la mort, et de ses légendes, dont le collectage n'a jamais été réalisé de façon exhaustive. À partir de l'hiver 1891, il se met à procéder par « tournées » à Port-Blanc, à Buguelès, à Pellenec, autres écarts de Penvénan. Il va même jusqu'à Trestel et Trévou. Il se rend chez les gens dont on lui a indiqué les talents de conteurs ou de chanteurs. Mais ses premiers collectages sur ce thème de la mort demeurent assez minces. Il se rend vite compte qu'il lui faut changer de stratégie ou de méthode afin de gagner la confiance de ces gens, comme il l'explique lui-même dans l'Introduction de son ouvrage : *« Lorsque j'entrepris d'explorer le champ des légendes funèbres de la Bretagne, la région de Port-Blanc fut une de celles où je poussai les premières pointes. Tout d'abord je dois l'avouer, les résultats furent pauvres. Les gens, interrogés séparément, ne savaient rien ou ne voulaient rien livrer. Dans l'été de 1891, je pris le parti de les réunir chez moi. Je les invitai par groupes à venir « causer », le samedi soir, la semaine finie. Au début, ils se montrèrent hésitants. Puis la cordialité, la simplicité de l'accueil les ayant mis à l'aise, les premiers qui s'étaient risqués en amenèrent d'autres. Bientôt, ce fut à qui s'empresserait. Pour qu'ils se sentissent moins dépaysés, nos assises se tenaient dans la cuisine. Ma femme servait du cidre aux hommes, du café aux commères... »*

Ensuite, il s'efforce de bien expliquer à tous ses invités, sa démarche et son intention de vouloir les faire causer sur le thème délicat de la mort, d'évoquer ce monde surnaturel et toutes les croyances qui gravitent autour, pour les transcrire en même temps, et, pour, enfin, les classer suivant les différents sujets de son étude (les intersignes, les revenants, l'Ankou, l'Anaon, les barques fantômes, les lavandières ou les crieurs de nuit qui précipitent les malheureux qui les croisent dans l'au-delà, les conjurés, l'enfer, le paradis) : *« J'eus cependant à vaincre encore plus d'une résistance pour entraîner les conversations sur le terrain souhaité. On se demandait quel genre d'intérêt je portais à ces croyances et si mes questions n'étaient pas inspirées par une curiosité impie. Je dus faire appel à toute la force de persuasion dont j'étais capable pour rassurer leurs scrupules. Ma prétention de consigner par écrit les légendes qui m'étaient contées engendra de nouvelles craintes dans l'esprit timoré des femmes. Elles avaient peur qu'il y eût là quelque sacrilège. Heureusement que les hommes, en ce pays trégorrois, sont de tempérament assez frondeur. Leurs moqueries triomphèrent des appréhensions de leurs compagnes... »* Le Braz doit donc utiliser toute sa persuasion, surtout auprès des conteuses, pour obtenir certains de leurs récits et le droit de les consigner : *« Comme vous, je tiens « ces choses d'autrefois » pour des reliques vénérables et sacrées. Si je m'applique à les recueillir, ce n'est point dans une pensée profane, mais au contraire, par un sentiment de piété. Vous êtes les dépositaires suprêmes de ces récits qui ont enchanté l'imagination de nos pères et que nos enfants, si nous n'y prenons garde, ne connaîtront pas... »* Bien lui en prend de leur expliquer qu'il n'y a là point de sacrilège : *« Elles m'ont écoutées en silence, méfiantes d'abord, puis conquises, émues. J'eus gain de cause. Depuis cet incident, aucun malentendu n'a troublé l'harmonie de nos soirées. Je n'ai plus à stimuler le zèle de nos conteuses, mais je suis même le plus souvent obligé de modérer leur ardeur. »*

Dans sa « Légende de la Mort », Le Braz précise à la fin de chaque récit, les noms de ses informateurs de la région de Port-Blanc et Penvénan. Il rajoute aussi parfois, leur profession ou l'année du collectage. Quelques fois, il indique leur âge : Marie-Cinthe, 63 ans en 1891 ; Laur Cosquer, 66 ans, « un petit vieillard aux allures graves de patriarche ». Mais on devine que tous ces participants sont bien plus âgés que lui. C'est ce qui l'intéresse au plus haut point, car pour lui, ces gens font partie de la « vieille race » celtique. Dans un monde en constante évolution et qui se modernise tous les jours, la population rurale a su garder les souvenirs de cette grandeur d'autrefois transmise par leurs ancêtres. Il sait qu'il est grand temps de les interroger avant leur disparition. Il s'applique donc à fouiller les mémoires de ces anciens, humbles dépositaires de cette identité qui remonte à loin : celtitude, spiritualité, religion chrétienne, fascination pour la mort, le mystère de l'au-delà, mais aussi une certaine disposition au rêve et à la poésie. Le portrait qu'il dresse de Laur Cosquer est très évocateur (Laur ou Laurik, diminutif de Laurent). Il l'avait connu dès 1874 chez son père à Penvénan, quand il y venait manger « la soupe du dimanche », coutume de charité bretonne qui consistait à inviter chez soi les pauvres ou les infirmes après la grand'messe. Maintenant, Laurik est quelqu'un de respecté : *« Dès qu'il s'était assis, la conversation prenait une allure moins fantaisiste ; les voix devenaient plus calmes. Parmi tout ce petit monde, Laurik passait pour un « philosophe », pour un*

*homme qui a beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup réfléchi. Quand il se mêlait de dire quelque chose, c'est que cela valait la peine d'être dit. Il avait une façon sentencieuse de discourir qui en imposait ; ou plutôt, il ne discourait pas : il prêchait... Il n'aimait pas qu'on l'interrompît hors de propos... »*

À la lecture de ces légendes, on s'aperçoit aussi que l'auteur commet quelques erreurs sur les noms, ou qu'il fait des confusions entre les différents intervenants, sans doute parce que plusieurs personnes participent ou s'expriment en même temps, chacun voulant donner sa propre version. Ainsi, on voit que Marie-Cinthe (qui vaut pour Marie-Hyacinthe) Toulouzan, est aussi orthographiée Marie-Sainte. On apprend qu'elle a une sœur, Coupaïa, qui connaît également toutes ces histoires. Marie-Louise Bellec, plus connue sous le prénom de Lise, a également une sœur, God ou Godaïk. Marie-Jeanne Bénard devient parfois Jeanne-Marie. Et, comme cela arrive souvent en Trégor, certains conteurs ont un surnom qui prévaut sur leur nom de famille, oublié ou inconnu depuis longtemps. Sans compter que leur prénom peut aussi être un diminutif breton. Tout cela peut dérouter quelque peu le lecteur. Ainsi une autre conteuse de son nom Marie-Yvonne Menguy est-elle appelée « Maïvon Vraz ». Y-B Piriou en a trouvé l'explication : « *C'est une grande et maigre femme, virile de corps, de voix et d'allure. Elle a pour Saint Gildas du Port-Blanc, une dévotion particulière dont elle donne les raisons. Pendant les mois d'hiver, quand le temps était trop mauvais pour pouvoir ramasser du goémon, ses parents l'envoyaient à l'école. Comme elle était toute menue, toute frêle, les autres fillettes se moquaient d'elle. Un jour, elle entendit que la fièvre faisait grandir les enfants. Sachant que Saint Gildas commande à la fièvre, elle profita de la marée basse et se rendit à la chapelle sous prétexte d'aller chercher des palourdes. Et là, de tout son cœur, elle pria. C'est sur le chemin du retour, au crépuscule, qu'elle fut saisie d'un tremblement si fort que ses dents claquaient. Six semaines durant, elle dut garder le lit. À partir de ce moment, elle ne cessa de grandir. Voilà comment elle est devenue « Maïvon Vraz » (La Grande Maryvonne). Les gens du pays et son mari lui-même ne lui donnèrent jamais d'autre nom.* »

En ce qui concerne « *La Légende de la mort* », la plupart de ces informateurs ont pu être inventoriés avec plus ou moins de précision ou d'exactitude dans l'orthographe, ce qui donne un total de 8 conteurs et de 10 conteuses, rien que pour ce thème, sans compter son père (six fois). Port-Blanc est cité 29 fois. La note de Le Braz sur Jeanne-Marie Bénard (*La Légende de la Mort* : I, p 422) montre qu'elle assistait ce jour-là au récit de Laur Menguy, lors d'une véritable soirée « *psychédélique* ».

| Hommes                                  |                             |                      |                                                                                                                                           |
|-----------------------------------------|-----------------------------|----------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Nom                                     | Profession                  | Année                | Titre des récits                                                                                                                          |
| Pierre Le Run                           | Tailleur                    | 1886                 | La Vision                                                                                                                                 |
| Laur(ent) ar Junter                     |                             | 1891                 | La ballade de l'Ankou                                                                                                                     |
| Pierre Simon                            |                             | 1889                 | La coiffe de la morte<br>Les deux ivrognes                                                                                                |
| Charles Corre<br>(dit « Charles Bipi ») |                             | 1885                 | La messe des âmes<br>Le vieux fileur d'étoupes                                                                                            |
| Jean Morvan                             | Sacristain                  | 1912                 | L'aventure de Jean Cariou<br>La revanche des pèlerins                                                                                     |
| Laur(ent) Mainguy                       | Ancien pêcheur<br>d'Islande |                      | À bord de la <i>Jeune Mathilde</i>                                                                                                        |
| Baptiste Geffroy<br>(dit « Javré »)     |                             | 1896<br>1886<br>1886 | Le linceul de Marie-Jeanne<br>Histoire d'un fossoyeur<br>L'agrippa qui revient toujours à la maison<br>Le Conjuré de Tadic-Coz (13 pages) |
| Jean-Marie Toulouzan                    | Piqueur de pierres          |                      | Qui plaisante avec la mort trouve à qui parler<br>Le Baptême de Minuit<br>Le diable et l'église de Tréguier                               |

| Femmes                                                               |                                      |              |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
|----------------------------------------------------------------------|--------------------------------------|--------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Nom                                                                  | Profession                           | Année        | Titre des récits                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |
| Claude L'Ollivier                                                    | Ménagère                             |              | L'ensevelissement<br>La semonce du noyé                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| Catherine Carvennec                                                  |                                      |              | Il n'est pas bon de simuler la mort<br>L'Âme sous la forme d'un moucheron<br>Après la mort<br>Au Cimetière                                                                                                                                                                                                                                         |
| Anne-Marie L'Horset                                                  |                                      | 1889         | La veillée du prêtre                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |
| Jeanne-Marie Corre                                                   | Couturière                           | 1886<br>1888 | La veillée de Lom<br>La porte ouverte<br>La pierre de salut                                                                                                                                                                                                                                                                                        |
| Marie-Yvonne Le Flem                                                 |                                      |              | La tête de mort<br>L'homme au hoyau<br>La rancune du premier mari                                                                                                                                                                                                                                                                                  |
| Françoise Thomas<br>(dite « <i>An hini rouz</i> »,<br>i.e La Rousse) | Journalière (Pêcheuse de<br>goémons) | 1884<br>1881 | La « pipée » de Jozon Briand<br>La bague du capitaine<br>Les naufragés de Gueltraz (île Saint-<br>Gildas)<br>La vieille de Ker-Is<br>Procédé pour découvrir un assassin resté<br>inconnu                                                                                                                                                           |
| Marie-Jeanne Bénard                                                  | Veuve d'un douanier                  |              | L'intersigne de l'alliance<br>La mère dénaturée<br>Les jardins de Ker-Is                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| Maryvône Mainguy<br>(Menguy) dite<br>« <i>Maïvon Vraz</i> »          | Veuve de Laur Mainguy                |              | L'Ankou<br>L'aventure de Gab Lucas (4 pages)                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
| Marie-Cinthe<br>Toulouzan<br>(ou Marie-Sainte)                       |                                      | 1891         | L'intersigne des rames<br>L'histoire du maréchal-ferrant<br>La princesse rouge (6 pages)<br>Celle qui fut mariée au diable (9 pages)<br>Le voyage de Iannik (21 pages)                                                                                                                                                                             |
| Marie-Louise Bellec<br>(ou Lise Bellec)                              | Couturière et sacristine             |              | La femme aux deux chiens<br>Saint-Yves de la Vérité<br>L'Âme vue sous la forme d'une souris<br>blanche<br>Celui qui passa la nuit dans un charnier<br>(10 pages)<br>La fille au linceul (8 pages)<br>La marchande de Ker-Is<br>Le pendu (10 pages)<br>Le pèlerinage de Marie Sigorel (4 pages)<br>La mère morte (5 pages)<br>Jean Carré (23 pages) |

Malgré ces petits problèmes de collectage, Le Braz avoue passer d'excellentes soirées à l'écoute de ces gens du peuple parfois intarissables. Pour se faciliter la tâche, il doit alors instaurer une sorte de règlement : *« Ce furent de mémorables soirées auxquelles je ne repense jamais sans un vif sentiment de plaisir. Tandis que je feuilletais ces âmes primitives, il me semblait communier avec le génie profond de leur race. Pour mettre en train mon monde, c'était, à l'ordinaire, moi qui donnais le branle. J'entamais le récit de quelque épisode recueilli en d'autres régions. Et, dans le rond de la clarté de la lampe, je voyais soudain toutes les têtes se pencher, les physionomies s'animer, les traits se tendre. Tout en parlant, j'assistais au travail de résurrection que chacune de mes phrases provoquait dans ces obscurs cerveaux peuplés de vastes souvenirs. Il n'était pas rare qu'on me laissât terminer sans m'interrompre. « Nann, n'è ket ével-sé ! » (Non, ce n'est pas comme cela), s'écriait quelqu'un ; « Aman vé laret a fesson all » (ici, l'on conte la chose de façon différente). On devine avec quelle hâte je lui passais la parole et, de conteur, me faisais scribe. Je n'avais plus qu'à crispier mes doigts sur la plume, dorénavant. Une émulation contagieuse enfiévrerait peu à peu l'assemblée. De tous les coins de la pièce des voix s'élevaient, réclamant leur tour. J'étais obligé de contenir les impatiences et de modérer les ardeurs. Mais sitôt que j'avais dit : « à vous, un tel », le silence se rétablissait instantanément ; les corps se figeaient en une immobilité hiératique, le buste incliné, les mains aux genoux ; on entendait, à la lettre, voler au-dessus de la lampe les papillons de nuit que sa lumière fascinait. Et quelle pâleur subite sur toutes les faces, quand, aux endroits pathétiques, le narrateur baissait involontairement le ton, en ralentissant son débit, comme épouvanté lui-même des mystères qu'il allait révéler ! »*

Son collectage dans les parages de Port-Blanc est étalé sur plus de vingt ans, ce qui lui permet d'étoffer ses témoignages et de faire de nouvelles éditions augmentées de son livre. Trente ans s'écoulaient ainsi entre la 1<sup>ère</sup> et la dernière édition. Il a pu aussi établir une espèce de classement ou de préférence des différents conteurs : *« Deux ou trois des habitués de ces réunions étaient vraiment des conteurs émérites. La grandiloquence de Laur Mainguy, par exemple, n'avait d'égale que la verve rude de Jean-Marie Toulouzan. L'un est un vieux tailleur de pierres, à demi aveugle ; l'autre, un ancien pêcheur d'Islande, retraité de la mer. Tous deux maniaient leur langue avec une admirable maîtrise. Les conteuses, toutefois, étaient peut-être encore supérieures aux conteurs les plus distingués. Il y en avait comme Jeanne-Marie Bénard, comme Catherine Carvenec qui conduisaient leurs « histoires » avec une expérience de feuilletonistes professionnels. Mais les « reines » de ces veillées étaient, de l'avis commun, Lise Bellec et Marie-Cinthe Toulouzan, deux vieilles filles, sœurs par le talent, mais aussi dissemblables que possible d'aspect et de manières. Lise Bellec est couturière à la journée. C'est une petite femme rondelette, potelée, avec de fines extrémités d'aristocrate, des gestes sages, quasi précieux, et une douce figure de nonne. Sa causerie est charmante de gravité et d'onction. Elle s'exprime avec une aisance tranquille, sans une incertitude, sans une retouche, d'une voix toujours cristalline, souple néanmoins et harmonieusement nuancée. Vous diriez d'une flûte qui module. Ses lèvres semblent filer les phrases ; nulle retouche, nulle reprise ; les récits se lèvent de sa mémoire sans apprêt, sans effort, d'une calme et régulière allure et, en se déroulant, s'organisent d'eux-mêmes en œuvres d'art, d'un art simpliste, sans doute, mais achevé. Et quel joli breton elle parle, tout fleuri d'archaïsmes, de gracieuses locutions surannées où se respire un parfum d'autrefois. Elle se plaçait, en général à mes côtés, sur une chaise basse, et, pendant que j'écrivais sous sa dictée, suivait des yeux le mouvement de ma main, s'arrêtant pour me permettre de la rattraper, dès qu'elle me sentait en retard. Bref, l'idéal de la conteuse. Marie-Cinthe, elle, est fruste, avec des traits sommaires, une peau rugueuse comme une écorce, et des prunelles vert d'eau, d'un éclat phosphorescent. Maigre, nerveuse, toujours en action, elle apportait dans ses récits une fougue extraordinaire : elle les mimait, les jouait, les vivait, avec une intensité presque farouche ; elle s'hallucinait de ses propres paroles. Il se dégageait de cette étrange vieille une sorte d'électricité qui, à de certains moments, nous faisait frissonner tous. Elle avait des silences éloquents, des silences tragiques. Elle intéressait au drame les choses mêmes qui nous entouraient, l'immense paysage de ténèbres du dehors. « Tenez !... Ecoutez le vent !... Ecoutez la mer !... » C'était d'une solennité impressionnante et sinistre. »*

On imagine facilement l'ambiance qui règne chez Le Braz pendant ces soirées de contes qui durent jusque tard dans la nuit. En même temps, on pense au travail considérable qui s'impose au collecteur pour consigner dans ses carnets certains récits interminables, en breton, puis à les traduire. À titre d'exemple, celui de « Jean Carré » conté par Lise Bellec, où il est question de revenants, représente 23 pages de son livre. Le Braz avoue être vraiment impressionné par les récits de cette femme à la mémoire fabuleuse : *« C'est d'une impression sinistre. Malgré moi, en ces instants, je laisse tomber la plume. Un chatouillement spécial me parcourt la nuque, et il m'est donné d'éprouver encore cette volupté irritante que j'ai tant de fois regrettée de ne plus connaître, la peur du surnaturel, la peur de l'au-delà, la vraie peur ! »* Dominique

Besançon commente ainsi ce plaisir des sens, cette volupté ou ce frisson que connaît Le Braz : « *Volupté est en effet le terme qu'emploie Le Braz pour décrire cet état d'âme indéfinissable. C'est la même volupté... provoquée par le frisson de l'épouvante qu'éprouvent les Bretons lorsqu'ils évoquent le monde surnaturel auquel ils croient. Mais ce dernier ne pouvait naître ailleurs que dans ce paysage, ces odeurs... cette harmonieuse confusion des sens que Le Braz décrit si joliment.* »

Dans ses souvenirs, Botrel affirme que sur certaines cartes postales prises à Port-Blanc par l'éditeur briochin Émile Hamonic, vers 1905, on peut reconnaître des personnages qu'il a connus à son arrivée en 1896 et qui sont également des informateurs de Le Braz : « *La bonne femme en prière du « Vœu à Saint-Yves » et « Le Tailleur de Granit » sont la mère Toulouzan et son homme.* » (Voir article sur Botrel à Port-Blanc dans ce même bulletin)

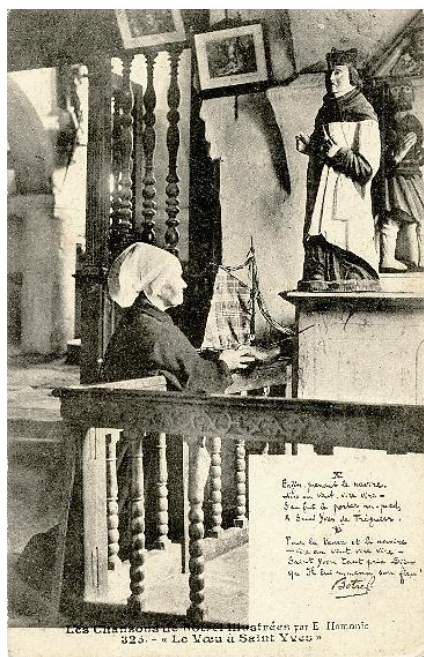


Figure 10 : Marie-Cinthe Toulouzan.

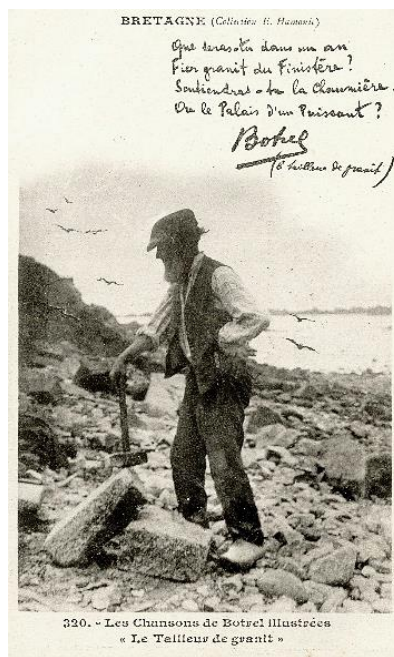


Figure 11 : Jean-Marie Toulouzan.

## 6 Le Braz et la mort

La mort reste un sujet spécial qui fascine Le Braz et qui va le suivre tout au long de sa vie. Il apprend à la connaître très tôt, à l'âge de dix ans, lorsque sa mère décède le 20 août 1869. Ce jour-là, il se tient en compagnie de son père dans la pièce où elle rend son dernier souffle. Dans son adolescence, lors d'une promenade de Penvénan à Lézardrieux, il manque de se noyer dans le Trieux, près du Lédano. Il est ramené à la vie in extremis, ce qui lui a fait dire : « *Vous savez, je suis réellement un noyé qu'on a ressuscité : ce sont des sensations étranges que je n'oublierai de ma vie*<sup>6</sup>. » A Paris, lors de ses études supérieures, il perd la jeune compatriote bretonne qui partageait sa vie, probablement de la tuberculose. En 1892, alors qu'il prépare sa « *Légende de la Mort* », son jeune frère de 16 ans, Eugène, se tue accidentellement à Quimper en manipulant un revolver.

Quelques années après la parution de son ouvrage sur « *La Légende de la Mort* », et peu avant sa première réédition, signe de son grand succès, il éprouve une nouvelle tragédie familiale. En été 1901, la fatalité le frappe directement et accorde à son livre une publicité des plus sinistres, dont il se serait bien passé. Le 20 août, alors qu'il débarque à la gare de Lannion, en provenance de Rennes où il vient d'être nommé professeur à l'Université, la rumeur qui court en ville lui apprend qu'un naufrage particulièrement tragique vient d'avoir lieu dans les parages de Plougrescant : 13 personnes sont mortes noyées suite au chavirage de la chaloupe de promenade en mer qui les ramenait à Tréguier. Arrivé à Port-Blanc, il est vite informé que neuf victimes ou disparus appartiennent à sa proche famille : ses parents, ses quatre sœurs, dont Jeanne et son mari, Léon Marillier, professeur à l'École des Hautes Etudes, et auteur de la *Préface* de « *La*

<sup>6</sup> Souvenir d'Anatole Rivoallan (né à Ploulec'h ; 1885-1976) publié dans *Annales de Bretagne*, juin 1960 ; texte de la conférence qu'il a donnée le 22 août 1959 à Trégastel, à l'occasion du centenaire de la naissance de Le Braz. Il avait été son étudiant à la Faculté des Lettres de Rennes, puis son ami. A publié « *Présence des Celtes* » en 1957.

*Légende de la Mort* » de l'édition de 1893, plus un neveu et une nièce. Certains d'entre eux ont lutté pendant des heures contre le courant et les eaux froides. Le lendemain, il a la lourde charge et le crève-cœur de devoir reconnaître les corps. L'édition du *Lannionnais* du 25 août donne quelques précisions sur le drame : « *Le bateau qui portait à 17 le nombre des personnes embarquées, filait vent arrière, quand à 8 h 20, à hauteur de la balise blanche, située en face de la baie de l'Enfer, le vent tourna subitement, la voile empenna, changea de côté, et le matelot, au lieu de larguer l'écoute, essaya de virer vent arrière. Cette manœuvre fit brusquement chavirer le bateau. Sous le poids, le canot coula à fond... Aucun bateau ne se trouvait dans les environs. Les cris d'appel des naufragés se perdirent dans la nuit. Personne pour les secourir. Durant quelques minutes, les malheureux luttèrent désespérément contre la mort, mais la mer montait, le courant était violent, et bientôt tout disparut, à l'exception de trois fils Huin qui essayaient de gagner la côte à la nage, et de M. Marillier qui put s'accrocher à un aviron... Enfin, au petit jour, trois ramasseuses de goémons entendirent les appels désespérés de M. Marillier. Elles l'aidèrent à venir à terre, où il arriva dans un tel état d'anéantissement qu'il fallut le transporter à Tréguier...* » Cette nouvelle fait grand bruit dans le Trégor et même en France puisque ce drame est aussi rapporté par le supplément littéraire du *Petit Parisien* du 8 septembre 1901.

Bien plus tard, Le Braz dit à ses amis écrivains, Jérôme et Jean Tharaud : « *Vous souvenez-vous de la conversation que nous eûmes ensemble sur le chemin de Buguelès ? Vous sembliez douter que nos Bretons crussent encore à leurs superstitions... Lorsque la barque eut sombré, M. Marillier fut emporté par un courant sur un récif. Mais ce fut en vain qu'il remplit toute la nuit de ses cris l'étroit estuaire où le bateau avait coulé. Personne ne vint à son secours. La côte était cependant assez rapprochée pour qu'il put distinguer, non seulement les maisons, mais jusqu'aux ombres des gens derrière les vitres encore éclairées. Puis, les unes après les autres, les lumières s'éteignirent. Et ce ne fut qu'à l'aube qu'on recueillit cette épave... Une femme de pêcheur à qui je fis le reproche de n'avoir pas secouru mon ami, me répondit en baissant la tête : « Oh ! Nous entendions bien ses appels ! Mais nous croyions que c'étaient les âmes de l'enfer de Plougrescant qui hurlaient ! »* Ainsi, les croyances populaires sur la mort et les frayeurs qu'elles créent, sont-elles fatales aux parents et aux proches de l'écrivain. Avant de mourir, après plusieurs jours d'agonie, M. Marillier a demandé à Anatole de supprimer sa *Préface*, dans les futures rééditions de « *La Légende de la Mort* », ce qui explique pourquoi on ne la trouve que dans sa première édition.

En 1906, Le Braz apprend une nouvelle fois que l'*Ankou* ne chôme pas et qu'il peut frapper à tout moment. En février, alors qu'il se trouve aux Etats-Unis pour un cycle de conférences pour l'*Alliance Française*, un télégramme lui annonce que sa femme, restée en Bretagne, est tombée gravement malade. On lui demande de revenir d'urgence. Elle décède peu après. Il se retrouve veuf avec six enfants à charge. Heureusement, les témoignages d'amitié et de sympathie ne lui manquent pas. Un couple d'Anglais, les Gostling, dont il a fait la connaissance récemment, l'invite chez eux en Angleterre, pour un petit séjour. Lui, William est médecin ; elle, Frances, est la traductrice en Anglais (*The Land of Pardons*, paru en 1905) du livre de Le Braz « *La Terre des Pardons* ». En août de cette même année, c'est à son tour de les accueillir dans sa maison du Kestellic, à l'occasion de leur visite de la Bretagne, qui annonce un autre ouvrage : « *The Bretons at home* » (Voir la traduction partielle dans ce même bulletin). Il a l'occasion de leur montrer son « *petit paradis* » de Port-Blanc. Le docteur Gostling prend plusieurs photos dont deux de celle qui compte énormément pour Le Braz, et qui lui a transmis nombre de récits pour ses livres : Lise Bellec.



Figure 12 : Le Braz à sa table de travail à Port-Blanc  
(Photo prise par le Dr Gostling en 1906).



Figure 13 : Le Braz chez lui au Kestellic, note un récit  
de Lise Bellec sur son carnet  
(Photo prise par le Dr Gostling en 1906).

Dans sa nouvelle « *Les conteuses* » publiée dans « *Un coin breton* », il regrette d'avoir affirmé que Lise était une illettrée. Il tient à nuancer ses propos : « *Elle sait lire dans les livres de messe mais seulement dans ceux-là. Il ne lui est jamais venu à l'idée d'en ouvrir un autre. C'est une âme simple, avec des raffinements qu'elle doit à sa culture religieuse et aussi surtout à la lignée d'ouvriers sédentaires dont elle est l'aboutissement, je dirais volontiers : la fleur. Son père était tailleur, tailleur le père de son père, tailleurs tous les ancêtres dont le souvenir s'est transmis jusqu'à elle.* » Le Braz tient cela d'elle car, un jour, elle lui a fait cette confidence sur sa famille et son enfance : « *Mon père ne rentrait jamais de ses journées chez les paysans des environs sans rapporter quelque histoire surprenante dont il nous régala après souper. Il ne nous revenait que le samedi soir. Rendu chez nous, il mangeait son écuellée de soupe, tout rêveur, déposait l'argent de sa paie sur la table, bourrait sa pipe et s'installait pour la fumer, dans le coin de l'âtre, sur un escabeau. On jetait une brassée d'ajoncs sur la braise ; mes sœurs et moi nous soufflions de toute notre haleine, et la flamme claire montait. Le père, alors, se mettait à discourir, et nous l'écoutions à genoux, avec piété, la figure chauffée par la flamme qui, parfois, nous roussissait les cheveux... J'étais trop jeune malheureusement. De ce qu'il racontait, je n'ai retenu que des bribes. Quel dommage, aotrou (monsieur), que vous ne l'ayez pas connu, lui ! Sa parole était un délice. Je ne fais, hélas, qu'estropier ses récits. Et pourtant, à de certains moments, tenez, c'est comme si, dans ma voix à moi, j'entendais les intonations de la sienne.* »

À partir de 1906, Le Braz voyage beaucoup en France et à l'étranger, notamment aux Etats-Unis. Aussi, dès qu'il rentre à Port-Blanc, il rend visite sans tarder à Lise Bellec qui n'est plus très vaillante. En mai 1910, il va de nouveau la voir et la trouve couchée, toute frissonnante sous un amas de couvertures. Mais elle a encore des forces pour lui parler. Il note ce moment particulier lorsqu'il lui dit au revoir : « *Je l'embrasse et je m'en vais, songeant que c'est toute une Bretagne finissante qui va disparaître avec elle, ou mieux toute une civilisation, la civilisation de l'âme, celle qui fut la civilisation délicieusement primitive de ce pays archi-spiritualisé qui, maintenant, tombe, lui aussi, à la civilisation grossière du bien-être. Les chaumières s'en vont avec les vieilles fileuses... Il n'y a plus que de l'âme dans cette pauvre chère Lise, avec juste ce qu'il faut de matière pour la maintenir sur cette terre.* » Il n'oublie pas non plus d'aller rendre visite à une autre conteuse toujours en vie, la brave Mari-Jannic Le Bail, surnommée « *Dall* », parce qu'elle est presque aveugle, et dont le seul moyen de gagner un peu d'argent est de teiller du chanvre. Malgré son handicap et son maigre revenu d'un sou par livre teillée, ce qui lui prend deux jours, elle reste avenante, toujours prête à chanter et même à danser, quand il vient la voir.

Le 5 avril 1911, il apprend la mort de Lise Bellec alors qu'il se trouve aux USA pour des conférences à la demande de l'*Alliance Française*. Ce jour-là, à Cincinnati, il en fait part à l'assistance. Parmi l'auditoire, l'émotion est forte. Les participants, bientôt en pleurs, décident d'offrir à la couturière, une tombe digne d'elle. Le Braz rentre en France sans tarder d'autant plus que sa fille Maggie va se marier à Port-Blanc le 21 avril. Le temps pour lui de commander à Lise un monument funéraire digne de celle qui était pour lui « *un des plus magnifiques trésors d'âmes qu'il soit possible d'imaginer* », l'hommage officiel n'a lieu que le 12 août 1912, au cimetière de Penvénan, en présence de la communauté villageoise et des nombreux amis, écrivains, poètes bretons qui l'ont connue : Charles Le Goffic, Théodore Botrel, Léon Durocher<sup>7</sup>, le barde breton Jaffrennou<sup>8</sup>, Emile Ernault<sup>9</sup>, Erwan Berthou<sup>10</sup>, François Vallée<sup>11</sup>... Sur le marbre noir du monument, il a fait graver cette épitaphe en



Figure 14 : Le Cimetière de Penvénan, août 1912.  
De gauche à droite : Erwan Berthou, Albert Nicol, Anatole Le Braz, Léon Durocher, Charles Le Goffic et François Vallée, de profil derrière la jeune poétesse cornouaillaise Philoména Cadoret, invitée par Le Braz, qui chante, debout sur la pierre tombale de Lise Bellec.

<sup>7</sup> Poète, humoriste, chansonnier (« *L'Angélus de la mer* »), de Trégastel (1862-1918).

<sup>8</sup> Ecrivain régionaliste, imprimeur, barde (« *Taldir* »). A publié en 1897 l'hymne breton « *Bro goz ma zadou* ». Nommé Grand Druide en 1933.

<sup>9</sup> Linguiste (grec, breton), barde de Saint-Brieuc (1852-1938). A été président de l'Académie bretonne.

<sup>10</sup> Écrivain et barde de Pleubian (1861-1933).

<sup>11</sup> Linguiste de Plounévez-Moëdec (1860-1949), spécialiste de la langue bretonne : auteur d'un « *grand dictionnaire breton-français* », avec la collaboration d'Émile Ernault.

langue bretonne et en français : « *Da vemor Liz Bellec, Ar gonterez dispar, 1829-1911, abeurz he mignoned, Deuz an daou du d'ar mor braz* », « *A la mémoire de Lise Bellec, la conteuse incomparable, de la part de ses amis des deux côtés de l'Océan* ». Plusieurs discours sont prononcés avant que Le Goffic ne lise l'épithète qu'il a composée à l'intention de « *La confidente de la mort* ». Puis, la jeune chanteuse cornouaillaise Philoména Cadoret<sup>12</sup>, invitée par Le Braz, se met à chanter debout sur la pierre tombale. Dans son essai biographique sur Le Braz, Y-B Piriou rapporte aussi l'anecdote suivante : « *On raconte que vers la fin de l'après-midi, autour des tables du banquet, on s'avisa brusquement que Le Braz et Philoména avaient disparu. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on les retrouva. Debout devant le maître-autel de la chapelle d'Itron-Varia ar Porz Gwenn, Philomena chantait. Quant à Le Braz, tout au fond, immobile et recueilli dans la pénombre des vitraux, il écoutait.* »

Lise Bellec disparue, Le Braz n'en continue pas moins de fréquenter ses informateurs de Port-Blanc qui tiennent bon malgré les difficultés et l'âge avancé. Y-B Piriou cite encore la chanteuse Mari-Jannic Le Bail (Dall) : « *Plus qu'une simple informatrice, cette aveugle est devenue une amie qui a le don de l'apaiser. A chaque fois, il lui laisse discrètement quelque argent en compensation du temps qu'elle lui accorde. Cette fois-ci, la somme a été un peu plus importante. Le Braz a, en effet, remarqué que la malheureuse ne possède pas de lit digne de ce nom. La réaction ne se fait pas attendre et quelques jours plus tard, le facteur porte au Kestellac une lettre* ». La lettre de remerciement et aussi de vœux pour la nouvelle année 1914, qu'il reçoit de la part de « *Mademoiselle Le Baille La Veugle du Sémaphore* », montre qu'elle a tenu à remercier elle-même son bienfaiteur malgré son handicap et bien qu'elle ne maîtrise pas parfaitement l'orthographe du français. Mais cela importe peu, c'est l'intention qui compte, preuve d'un profond respect à l'égard de celui qui était considéré dans ce village comme « *tad ar beorien* », le père des pauvres.

La guerre survient pendant l'été 1914 et Le Braz voit avec angoisse son seul fils, Robert, mobilisé alors qu'il n'a pas encore vingt ans. Malgré les quelques lettres de sa part depuis le front, Le Braz éprouve sans cesse de l'inquiétude. Il se rend alors à la grève pour passer le temps, à pêcher des bigorneaux. Quand il passe près du sémaphore, il n'oublie pas de rendre visite à Mari-Jannic. Parfois, il vient s'asseoir sur les marches du calvaire près de la chapelle, et y écrit quelques notes dans son carnet : « *J'ai poussé jusqu'au sémaphore afin de voir Mari-Jannic, laquelle était chez sa vieille voisine, aveugle comme elle, plus aveugle me dit-elle drôlement, c'est-à-dire plus âgée. Mari-Jannic à qui je remets un billet de vingt francs, me comble de bénédictions. Cet argent arrive à point car Mari-Jannic s'était endettée de vingt-six francs pour acheter du bois afin de se chauffer l'hiver dernier. Or, elle n'avait réussi jusqu'à présent qu'à payer là-dessus six francs sur les dix francs d'allocation mensuelle que lui accorde la commune.* »

La guerre s'installe. Son fils est blessé, mais retourne sur le front. Le Braz doit repartir aux Etats-Unis, mais cette fois-ci, ce n'est pas pour donner des conférences, mais pour enseigner à l'université. En même temps, il désire refaire sa vie : il y rejoint Henrietta Porter, une Américaine qu'il a connue quelques années avant, qu'il aime et qu'il va épouser. Le 23 septembre 1915, il écrit à son fils toujours au front, près de Nancy, afin de lui annoncer cette nouvelle. Quelque temps après, il reçoit une lettre datée du 24 septembre écrite par un soldat, ami de son fils, qui lui annonce la mort de celui-ci, la veille. Ainsi, son fils unique, le seul à porter son nom, a été tué au combat le jour même où il lui écrivait sa dernière lettre. Le Braz est accablé de chagrin. Heureusement, Henrietta est à ses côtés pour l'aider à supporter cette terrible épreuve. Une nouvelle fois, l'*Ankou* vient de faucher un membre cher de sa famille. A partir de ce moment, Le Braz fait tout ce qu'il peut pour que les Etats-Unis entrent en guerre aux côtés de la France contre l'Allemagne de Guillaume II. Le 2 avril 1917, il a même le privilège d'assister au discours du président Wilson qui annonce la fin de la neutralité américaine dans ce conflit.

Mais l'*Ankou* continue sa triste besogne : Henrietta, gravement malade, décède à Paris en 1919. Le Braz doit refaire sa vie une fois de plus. Deux ans plus tard, il épouse une autre Américaine, Mary Davison à Paris, et lui fait découvrir Port-Blanc.

<sup>12</sup> Couturière et poétesse en langue bretonne (1892-1923).

Durant toute sa vie et en particulier à Port-Blanc, Le Braz a collecté les histoires populaires et superstitions autour de la mort. Il en a dressé l'inventaire après avoir invité les gens à les raconter au cours de veillées, ces moments privilégiés à l'écoute du peuple : « Ô charme des veillées sous le chaume, dans cet intérieur de matelot, avec la plainte infinie des vagues dans l'insondable de la nuit ! L'horloge, dont le poids déroule sa chaîne dans un cliquetis de vieille ferraille, semble tinter des heures fantastiques. Mon âme d'enfant, mon âme de petit Breton barbare me revient alors, en sa forme la plus lointaine et la plus chère. Mon existence passée m'est rendue présente, actuelle. C'est un délicieux recommencement. Je retrouve à toutes choses un air de nouveauté mystérieuse et troublante. Les conteuses m'ont fait boire, dans une coupe enchantée, la douce liqueur celtique, celle-là même qui, aux jours du Moyen-Âge, enivra le monde. »

Comme il a été éprouvé par la mort de proches à plusieurs reprises, il en a développé le thème de ses « morts aimés » dans le poème « Anniversaire » :

« ...L'obscur pressentiment de quelques Némésis<sup>13</sup>.

*Car elle est toujours là qui rôde, inexorable,  
La déesse masquée, aux pas furtifs et sourds,  
Guettant pour nous atteindre à l'endroit vulnérable  
Nos vœux les plus choyés ou nos plus chers amours.  
Elle m'a fait ma part, une part plus qu'humaine... »*

Dans un article des *Annales de Bretagne* de 1955, Léon Dubreuil qui avait fréquenté l'écrivain plusieurs fois, notamment du côté de La Clarté, a commenté ce thème de la mort dans l'œuvre de Le Braz : « Cette Némésis a donné à Anatole Le Braz, fils incontesté de cette Bretagne qu'enveloppe naturellement la pensée de la mort, non seulement l'aptitude à mieux comprendre les joies et les peines d'autrui, mais encore le pouvoir de dépasser la douleur. Ses réussites demeurent ainsi imprégnées de l'atmosphère qu'il a su parfaitement évoquer dans la Légende de la Mort. Il a su sublimer jusqu'à la fatalité dans une admirable compréhension humaine. »

## 7 À propos de Lise Bellec

Toujours à propos de sa conteuse préférée, Le Braz a rajouté quelques détails peu connus dans la revue *Le Fureteur Breton*<sup>14</sup> (Tome VII, d'août-septembre 1912), peu de temps après la mort de Lise Bellec, qui montrent bien la grande affection qu'il avait pour elle ainsi que leurs relations intimes.

« Au moment où paraissait chez Champion la 3<sup>e</sup> édition, si attendue, de la « Légende de la Mort », Anatole Le Braz réunissait à Penvénan la Bretagne traditionaliste autour du granit funéraire de la conteuse Lise Bellec. Le lendemain de la cérémonie, l'auteur de la « Légende de la Mort » nous fit voir les différents logis habités par sa conteuse... Près de Kerviniou, entre Port-Blanc et Penvénan, un talus abrite un puits. Et, tandis que Le Braz s'appuie à la margelle, assis sur l'auge, nous l'écoutons :

« J'étais là précisément, avec Lise Bellec, lorsque le Dr Gostling, le mari de ma traductrice anglaise, nous photographia tous deux. L'endroit me paraît merveilleusement favorable à l'évocation recueillie de celle qui me conta « La femme aux deux chiens », « La souris blanche », « La nuit dans un charnier », « Les marchands de Ker-Is », « Le Pendu », « Le pèlerinage de Marie Sigorel », « Jean Carré », « La mère morte »... En regardant au fond du puits je crois apercevoir, comme dans un miroir vague, le visage de la fine conteuse dont je me promets d'écrire la biographie. Tâche épineuse ! J'ai longtemps cherché en vain la date de naissance de Lise Bellec, qu'elle-même ignorait. Lise parlait d'une sœur morte dont elle avait probablement usurpé l'identité.

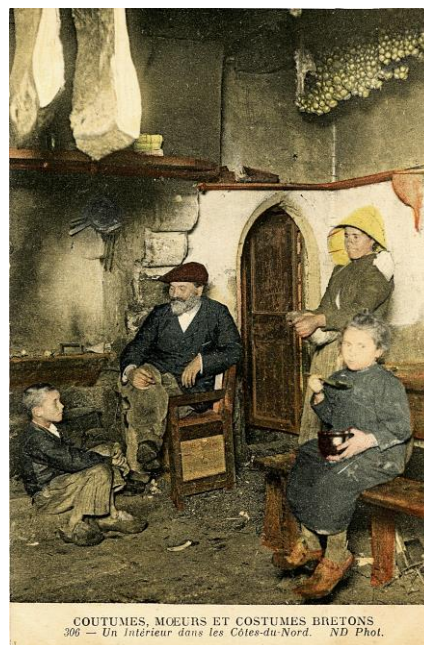


Figure 15 : Anatole Le Braz coiffé d'un béret de marin, lors d'une veillée dans une maison de Port-Blanc.

<sup>13</sup> Déesse grecque et aussi concept de la colère des dieux et du châtement céleste. Elle est assimilée à la vengeance ou à un message de mort envoyé par les dieux, comme punition.

<sup>14</sup> Revue fondée en 1905, mais dirigée à cette époque par Léon Durocher.

*En réalité, on avait oublié de l'inscrire. Le vieux Gélard (Hyacinthe) m'a dit pourquoi. En ce temps-là (sous la Restauration), le maire de Penvénan, l'adjoint et l'instituteur ne dessoûlaient pas. Les registres de l'état civil en pâtirent si bien que le maire Saliou s'attira des observations et en adressa lui-même à ses compagnons de bouteille : « Ça ne peut pas continuer ! », leur dit-il sévèrement. « Désormais, il faudra qu'il y ait toujours un de nous à l'état sain ; et je jure sur mon âme que ce ne sera pas moi ». Et voilà comment, trompé par de fausses indications, sur la tombe de Lise, j'ai d'abord fait graver, comme date de naissance, 1826. Il fallut transformer le 6 en 9 quand le curé actuel, très complaisant, découvrit la date véritable (qu'un curé antérieur ne trouva point).*

*Au point de départ du chemin feuillu qui s'évade de Port-Blanc, nous avons salué la maison de Roc'h Illew (Roche-Lierre) où naquit Lise Bellec. Le père était saigneur de porcs (ne me faites pas faire de calembour !) En quittant le toit familial, le frêle oiseau fut se blottir contre la colline où s'enfonce l'antique chapelle du Port-Blanc, au bas de gradins creusés à même le granit qui affleure à travers la maigre écorce du sol : fruste « scala santa » où, les jours de pardon, les pèlerins ont coutume de se traîner à genoux après avoir fait leurs ablutions dans une fontaine sacrée (aujourd'hui convertie en pompe). Fille sage, réservée (« plac'h fur ha modest »), me dit-on, sacristine à qui Notre-Dame-de-Port-Blanc confiait les clefs de son sanctuaire, Lise occupa longtemps le « Ty Chapell » tapissé de vigne vierge dont elle s'éloigna (faisant place à un neveu) pour remonter dans les terres jusqu'à Kerviniou, où nous sommes, puis jusqu'au Baleyau (cf « Bali », lieu de promenade), maison située à la sortie de Penvénan, à droite sur la route de Lannion, où elle mourut. Entre-temps, elle avait été bonne chez l'oncle Olivier Bellec, à l'île Saint-Gildas, où se développèrent en elle, dans une atmosphère propice, la tendance aux extases, le don de seconde vue, que le métier de couturière ne pouvait qu'exalter. Elle cousit tant que ses yeux lui permirent de diriger l'aiguille. Quand sa vue baissa, Lise vécut comme elle put. Dottin<sup>15</sup> a gardé la vision d'une paysanne courbée dont la houe ramène les pommes de terre. Le dimanche, elle vendait des poires et des noix. A 70 ans, elle devint riche tout-à-coup : elle toucha les 10 Fr par mois de l'Assistance des vieillards, ce qui la rendit soudaine très républicaine (jusqu'alors elle n'avait pas d'opinions). Quelques aumônes s'ajoutaient à cette rente mensuelle. On venait la voir, l'entendre. Lise chantait à ravir, et contait encore mieux. Un charme étrange émanait de toute sa personne. L'exquise petite fée, propre, amenuisée, enchantait vraiment les compatriotes de Franklin, Mme Emma Morhard, M. et Mme Howard Haman... J'ai là dans ma poche une conférence faite à l'University Club de Baltimore, et publiée sous ce titre (dont je rougis un peu) : « A summer in Brittany with Anatole Le Braz » (Un été en Bretagne avec Anatole Le Braz). Nous traduisons : « Nous nous étions arrêtés à sa maison, une minuscule chaumière bretonne, et comme elle n'était pas au logis, M. Le Braz nous l'amena d'un champ où elle travaillait. Ils marchèrent lentement sur la grand-route, bras dessous, jusqu'à l'entrée de son jardin, où nous les attendions. Jamais couple plus noble ne parcourut plus élégamment les mesures d'un menuet que ces deux Bretons, l'un de haute, l'autre de basse culture, marchant sur la route champêtre.*

*Au cours d'une seconde visite, que B. Howard Haman confond avec la première, Lise avait alors émigré au Baleyau, où elle nous accueillit, couchée sous une couverture qu'effleurait la mort proche. Ayant reçu une offrande, la vieille conteuse prononça des paroles que le conférencier de Baltimore rapporte ainsi : « J'appartiens à un autre monde. Je suis sur le point de partir de cette terre. Mais j'ai de quoi payer le passeur qui doit me transporter à la rive de l'autre côté du fleuve ». Ces derniers mots ne sont pas tout à fait exacts. Lise dit réellement : « Breman gant ho polonte vad, am eus pe a dra da bean treuji ar pont braz » (Maintenant j'ai de quoi payer le passage du grand pont). Ce qui a un sens très personnel. Le « pont », le pont à péage, hantait l'imagination de Lise Bellec qui avait maintes fois franchi le pont de Lézardrieux, le*



Figure 16 : Lise Bellec et Anatole Le Braz, près du puits de Kerviniou (Photo prise par le Dr Gostling et parue dans *Le Fureteur Breton*).

<sup>15</sup> Georges Dottin, professeur celtisant et doyen de l'Université de Rennes (1863-1928). En compagnie de ses collègues, Victor Basch et Henri Sée, il combattit l'antisémitisme à Rennes et demanda la révision du procès Dreyfus. Il est aussi à l'initiative en 1898 de la fondation de la Ligue des Droits de l'Homme.

pont Saint-François et le pont Canada, en pèlerinant (pour elle et ses parents) à Saint-Yves du Minihi, à Saint-Yves de Vérité<sup>16</sup>.

Mes amis d'Outre-Atlantique conservèrent une impression très vive des visites faites à la conteuse de Port-Blanc (elle s'éteignit le 21 avril 1911). Lors de ma dernière randonnée aux États-Unis, je dus conférencier sur Lise Bellec à Cincinnati : pendant la conférence, tout le monde pleurait... Nous décidâmes d'offrir à la disparue un granit funéraire, avec cette inscription : « Da vemor Liz Bellek, ar gonterez dispar (1829-1911), aberz he mignoned deus an daou du d'ar mor braz » (À la mémoire de Lise Bellec, la conteuse sans pareille, de la part de ses amis des deux côtés de la mer grande).

En réalisant, devant M<sup>elles</sup> Deverzux et Porter, le vœu d'Outre Atlantique, j'ai rempli un devoir sacré envers une collaboratrice qui m'institua son héritier. La pauvre fille possédait une nappe du XVIII<sup>e</sup> siècle, une nappe à franges, ornée à une de ses extrémités d'un grand calvaire avec marches (croix bleue et rouge tissée dans la toile fine) : « doubier bara », doublier servant à la fois pour le pain et pour le mort qu'on expose sur la table (comment ai-je oublié de noter cette coutume dans mes Légendes de la Mort ?) Plusieurs fois, on voulut acheter ce « doubier bara » à Lise Bellec qui refusa de vendre un souvenir de famille. Or un jour, avec les œufs, elle m'apporta la nappe : « Je vous prie de la prendre, me dit-elle, parce qu'après ma mort... ma sœur la vendrait peut-être. L'argent c'est très tentant... » Elle me considérait un peu comme son fils, ne s'étant point mariée. Pourquoi ? Je n'ai jamais osé l'interroger, craignant de rouvrir quelque blessure secrète.

Or, voici ce que me révéla la Grande Maryvonne (veuve de Laur Mainguy, le Kerello de « Pâques d'Islande ») ! Lise Bellec était fort jolie. Très recherchée, elle voulut savoir si elle devait se marier, et pratiqua le jeûne complet du « gamblid ». Maryvonne prononce « guinbid », mais je conjecture « gamblid », cf « complies, completus ». Quand on a jeûné suivant la règle, dans la nuit du Jeudi au Vendredi Saint, on voit sa destinée au point de vue du mariage, on apprend si on doit se marier. Or donc, dans un demi-sommeil, dans un rêve de visionnaire, Lise Bellec vit près de la fontaine voisine du Ty Chapell, un cercueil : sur ce cercueil, une couronne (« kurunenn »). Lise comprit que c'était « sa couronne », la couronne de sa virginité, que cette couronne devait orner sa tombe : elle ne se maria point. Ce trait-là aussi, je regrette amèrement de ne pas l'avoir consigné dans ma nouvelle Légende de la Mort. Puisse mon livre, pour me permettre d'y introduire la « kurunenn » et le « doubier bara », atteindre promptement sa 4<sup>e</sup> édition ! »

## 8 La mort de Le Braz

Éprouvé par la vie, et atteint d'un mal qui le ronge lentement, la leucémie, Le Braz part vivre sur la Côte d'Azur, à Menton, où les médecins l'ont envoyé afin de prolonger son existence. Mais l'idée de la mort, sa mort, ne lui est pas cruelle ainsi qu'il le dit dans une lettre écrite à Charles Le Goffic, le 14 mars 1926, soit six jours avant de décéder, lettre que ce dernier a publié dans son livre « De quelques ombres » en 1929 : « Je n'appartiens plus guère au présent, encore que je n'aie rien perdu de mon intérêt dans la vie, au contraire. Mais j'ai fait d'une âme sereine mon grand acte de renoncement... » Pourtant, dans son recueil de poèmes « La Chanson de Bretagne » écrit en 1892, dès son arrivée à Port-Blanc, il avait émis le vœu de mourir dans ce village, près des siens, et au mois de mai :

« C'est par un soir de mai, que je voudrais mourir.  
Les soirs de mai sont beaux ; la terre va fleurir ;  
L'air est comme peuplé de voies inentendues,  
Et l'on sent Dieu qui passe au fond des étendues.  
Dans les lointains, ainsi qu'une paupière d'or,  
S'abaisse le couchant sur la mer qui s'endort.  
Les nuages, vêtus de gaze aux longues franges,  
Glissent furtifs et doux, et c'est comme un chœur d'anges  
Qui, des hauteurs du ciel, descendraient vous chercher. »

Mais s'il meurt sur la terre de Provence, ses cendres reposent à Tréguier en haut du bois de l'Évêché, que depuis ce temps les gens du pays appellent « le Bois du Poète ».

<sup>16</sup> Chapelle située à Trédarzec, mais détruite en 1889. Ce rituel consistait à invoquer ce saint afin d'obtenir la vérité et éventuellement la mort d'une personne. Selon Le Goffic (*L'Âme bretonne*, Tome I), il fallait dire : « Je te voue un tel. Si le droit est pour lui, condamne-moi ; mais si le droit est pour moi, fais qu'il meure dans les délais rigoureusement impartis (neuf mois). »

## 9 Témoignages post-mortem sur la présence de Le Braz à Port-Blanc

La revue « *La Bretagne Touristique* » du 15 avril 1926 consacre un numéro entier à l'écrivain breton et à son œuvre. On peut y lire plusieurs témoignages de sa présence à Port-Blanc, et de l'importance de ce village dans la vie de l'écrivain.

Le premier montre combien Le Braz adore son lieu de résidence d'été et n'hésite pas à l'occasion à se transformer en véritable guide touristique pour ses amis et à leur vanter cet endroit devenu « *son pays d'adoption* ». En 1898, le 16 août à Morlaix, Le Braz, venu exprès de Port-Blanc, devient le premier président de l'*Union Régionaliste Bretonne*. Ce jour-là, il y retrouve un jeune ami brestois, Auguste Dupouy<sup>17</sup>, et le présente à Le Goffic, également membre de l'URB. Dans la foulée, Le Braz invite Dupouy à découvrir son village. Celui-ci a gardé en mémoire ces instants : « *Il me montra les îles de la Manche trégorroise et les phares lointains. Il me fit visiter - et quel enseignement avec lui que ces visites ! - les chapelles vénérées de son pays d'adoption, les rivages pittoresques, les plages non encore déflorées... Je passai là, avec lui et sa famille, douze jours enchantés...* »

Le deuxième évoque la rencontre, à Port-Blanc dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, de Le Braz et d'André Chevrillon, écrivain français qui va devenir son ami<sup>18</sup> ; une amitié qui va durer plusieurs années. Lui aussi tombe sous le charme de ce village lors de séjours d'été. Il accompagne même le collecteur de légendes lors des visites de courtoisie qu'il fait à ses différents informateurs. En 1912, Chevrillon et sa femme décident de s'y fixer pour de bon et achètent un terrain qui domine le port, à Crec'h Bleiz. Dans la revue, il a tenu à rapporter les souvenirs de ces bons moments passés ensemble et à dresser le portrait du folkloriste :

*« Depuis près de vingt-cinq ans, je le retrouvais chaque été, dans sa petite maison de Port-Blanc, devant cette baie dont la courbe si pure, la mer aux tons de pierres précieuses, les rochers, le semis d'îles féériques enchantaient ses vacances. Je me rappelle ce jour déjà lointain où il me proposa tout d'un coup de l'accompagner dans une visite à l'une de ses anciennes chanteuses... Il traversa la grand route, sauta sans mot dire sur un talus, et, très vite, il m'emmena par des chemins que je ne connaissais pas encore, coupant à travers landes et pâtures, passant les haies par des trous de renard... Évitant ainsi la plage, les villas, l'hôtel, nous finîmes par retomber près de la grève, devant l'un de ces logis de pêcheurs auxquels le sien ressemblait : bas, tout en longueur, précédé d'un jardinet fleuri d'hortensias bleus et roses, la porte enveloppée de géraniums grimpants. Au coin de l'âtre, nous trouvâmes la vieille femme Marc'harit Menguy, une grande, maigre, septuagénaire, dont le visage naturellement sérieux, un peu farouche, taillé comme à la serpe, sous des cheveux demeurés noirs, s'éclaira d'un sourire à la vue de l'homme qu'elle avait connu gamin. Elle savait bien ce qui pouvait lui faire plaisir, et sans se faire prier, debout, droite, immobile, elle nous débita l'une de ces interminables complaints d'une tonalité de plain-chant, si émouvante, si lointaine, où il était question de soudards, de clercs et de haquenées – ces vieux mots sont restés vivants en breton. Ce qui me frappa le plus (j'avais entendu déjà chanter dans les fermes), c'est la nuance de respect enchanté avec laquelle Le Braz l'écouta jusqu'au bout, les mots de courtoisie filiale (il l'appelait « mam-goz »), de courtoisie pourtant presque cérémonieuse, qu'il trouva pour la remercier, lui prenant les mains, et développant jusqu'au bout les graves, souriantes formules de ses vœux et compliments. Jamais il ne me parut si breton qu'à ce moment-là. C'étaient les manières d'un seigneur d'autrefois reçu par une vieille dame paysanne de sa paroisse, des manières qui disent la civilisation toute morale, d'un peuple plus longtemps fidèle que tout autre aux traditions et vertus de l'ancienne chrétienté. A mesure que j'ai mieux connu Le Braz, le souvenir qui m'est resté de cette course et de cette visite a pris plus de signification. Cette vieille, sérieuse chanteuse, c'était la Bretagne elle-même, celle dont il cherchait l'âme dans ses enquêtes, celle dont la figure revient se lever en tous ses poèmes et romans et pour qui sa tendresse se nuance toujours de respect. A la recherche de cette Bretagne du passé, Le Braz allait par des sentiers qui n'étaient qu'à lui, et que seul, un enfant du pays pouvait trouver. Il suivait les chemins de l'ancien peuple, aujourd'hui difficiles à distinguer comme ceux du Tro-Breiz<sup>19</sup>, s'arrêtant à des fermes, à des doués, et chapelles que l'étranger ne connaît pas, y écoutant les voix d'autrefois. Plus symboliquement, **il savait les sentiers qui mènent aux âmes**. Ces âmes, secrètement timides, avec quel art, né de sa propre sensibilité bretonne, il savait les ouvrir, en faire sortir le trésor des vieux rêves et croyances ! Devant « l'aotrou » (« monsieur ») qui parlait leur langue aussi naturellement qu'eux-mêmes, les plus gauches se délivraient, usant parfois de mots, d'images*

<sup>17</sup> Ecrivain et journaliste (1872-1967).

<sup>18</sup> Elu membre de l'Académie Française en 1920 (1864-1959).

<sup>19</sup> Ou Tour de Bretagne ; pèlerinage qui relie les villes des sept saints fondateurs de Bretagne (600 km en un mois).

*chargées d'une poésie primitive et toute voisine du mythe. Je me rappelle la joie de notre ami devant ces trouvailles d'expression, impossibles, selon lui, à ces humbles, s'ils avaient dû se traduire en français, c'est-à-dire dans une langue apprise à l'école, de génie étranger, dont les termes ne peuvent correspondre à leurs mouvements d'âme. Il n'ajoutait pas, sa modestie l'ignorant, que lui-même, par l'amitié de son sourire, la générosité de sa voix chantante, le pittoresque heureux de sa propre parole, le fond d'enthousiasme qui débordait parfois de tout son être, agissait sur eux comme un excitateur. Que de fois j'ai vu ces visages de marins, généralement fermés, s'illuminer quand « M. Anatole » s'arrêtait pour leur toucher un mot ! C'est cette facilité de sympathie communicative qui lui a permis de pénétrer si avant dans les secrets de l'imagination bretonne, et, par exemple, de recueillir dans les campagnes et sur les grèves les centaines de récits qui composent sa Légende de la Mort. Il faut savoir d'expérience quelle pudeur ont les Bretons de leurs croyances, combien il est difficile d'obtenir d'eux la confiance d'une de ces histoires où passe le rayon du surnaturel, pour comprendre ce que l'on doit au grand folkloriste qui a pu sauver tant de beaux mythes, tant de belles inventions, spontanément issus du génie de la race, au moment où le soudain progrès, en Bretagne, de l'esprit rationaliste allait très vite en supprimer, dans la génération nouvelle jusqu'au souvenir. »*

Dans un troisième témoignage, l'épilogue de cette vie dévouée à la cause de la Bretagne et de son génie, est imaginé par Pierre Guéguen<sup>20</sup>, qui rappelle que son propre père a d'abord été le camarade de jeu d'Anatole à Ploumilliau, et que plus tard, ils se sont retrouvés à Port-Blanc : *« Ils ont vraiment gardé les vaches ensemble, ce qui, en bon Celte, n'a pas du tout un sens péjoratif, mais le sens épique... Dans une logette de l'église de Ploumilliau, un simulacre de squelette symbolise l'Ankou, le charretier funèbre. Autre prédestination pour celui qui devait un jour écrire La légende de la Mort. Puis Anatole suit sa famille à Penvénan, dans la grise petite école où son père remplaça mon grand-père, chassé loin des siens sous « l'Ordre moral ». A quelque distance de Penvénan, est le hameau des pêcheurs de Port-Blanc, dont parle Shakespeare : « a little bay in Brittany » ; maintenant une simple cale et un môle derrière les îlots germant de la baie. C'est là que mon père et lui menèrent une merveilleuse vie vagabonde. Ils attelaient les vaches qu'ils gardaient à des timons de branches. Ils affolaient par des ruses diaboliques les troupeaux voisins ; bref, ils retrouvaient naturellement en eux cette humeur, plus épique que bucolique, qui fait le fond de la « Razzia des vaches de Cualnge<sup>21</sup> » et des autres vieilles razzias irlandaises ! Ou bien, ils s'en allaient sur mer, dans des embarcations singulières, comme Saint Brendan en quête des Iles Fortunées. Comme le Port-Blanc, la petite baie shakespearienne, qui était restée son port d'attache, va maintenant paraître vide ! Il est allé rejoindre Lise Bellec, la couturière et vous Marie-Cinthe, aux yeux phosphorescents, les deux reines de ses conteuses qui dorment côte à côte par ses soins, dans le petit cimetière de Penvénan. Il est mort loin de vous à Menton, dans sa soixante-septième année ; mais l'île de Bretagne, au dire de Procope, n'est-elle point la patrie des morts ? Il fera sûrement escale dans sa presque-île. Qui sait quels marins de Buguelès et de Plougrescant vont être réveillés une nuit prochaine, et, bon gré, mal gré, entraînés vers la mer ? « Des barques sont là, en apparence vides ; en réalité chargées de monde, presque à couler bas... Ils y montent et saisissent les rames. Une heure après, malgré le poids des invisibles passagers, ils sont à l'Ile, alors qu'en temps ordinaire, le trajet ne demande pas moins d'une nuit et d'un jour... »*

Octave-Louis Aubert, directeur et fondateur de la revue, estime que c'est à Port-Blanc et à ses conditions particulièrement propices, que Le Braz a pu développer et affirmer son talent de narrateur : *« La fluidité du style s'harmonisait expressément à la simplicité du récit, à la beauté du sujet. Les personnages, toujours un peu fatigués chez Anatole Le Braz, donnaient l'impression de confier toute une suite de secrets dont ils étaient jusqu'alors les détenteurs opprimés. Le mobile de leurs agissements avait quelque chose de rituel. L'idée de la mort et l'évocation des mystères de l'au-delà créaient une atmosphère particulière que le bruit de la mer tonnant au loin sur les rochers, le hurlement du vent soufflant dans les arbres des forêts, rendait intensément locale. Tout cela formait un ensemble de prenante angoisse et de charme frissonnant, bien de nature à éveiller chez les lecteurs un nombre infini d'obsessions et de pensées graves et mélancoliques. On songeait tout naturellement à Edgard Poe<sup>22</sup> et à Hoffman<sup>23</sup>... Le Braz ne fut pas*

<sup>20</sup> Écrivain et poète perrosien (1889-1965). A publié « Marées de Printemps » en 1924.

<sup>21</sup> Ou « Rafle des vaches de Cooley », récit de la mythologie celtique irlandaise. La version manuscrite date du XI<sup>e</sup> siècle, mais la composition remonte à la protohistoire. On y raconte les exploits de Cuchulainn, héros et demi-dieu, doté d'une grande force physique et de pouvoirs magiques.

<sup>22</sup> Edgar Allan Poe (1809-1849) : romancier, poète, nouvelliste, critique littéraire américain. Genre fantastique et policier (« Double assassinat dans la rue Morgue »).

<sup>23</sup> E.T.A Hoffmann (1776-1822) : romancier et conteur allemand. Genre fantastique.

seulement un folkloriste sincère, un poète exquis, un nouvelliste prestigieux. Il fut, en outre, un historien prestigieux. »

Enfin, Georges Dottin, préfacier de la « Légende de la mort » de l'édition de 1928, rapporte avoir accompagné Le Braz à Port-Blanc, notamment pour y rencontrer Lise Bellec, la conteuse qui, avec Marc'harit Fulup<sup>24</sup>, lui a rapporté le plus grand nombre de contes et légendes, et même de chants, de tout le Trégor. Il commente ainsi ce collectage : « On a souvent demandé dans quelle mesure il avait contribué, sinon au fond, du moins à la forme des récits qui composent la « Légende de la Mort ». Les moindres mots de ses rustiques conteurs résonnaient-ils à ses oreilles comme des charmes magiques, évocateurs d'idées profondes et d'images nuancées ? Éprouvait-il l'impression qu'avait ressentie M. François Ménéz<sup>25</sup> en l'entendant discourir aux obsèques de Quellien<sup>26</sup> : « Les vocables les plus simples s'imprégnaient en passant par les lèvres de Le Braz en ce breton si chantant du Trégor, d'une force d'évocation, d'une harmonie extraordinaire. » Traduisait-il ce qu'il avait senti et non ce qu'il avait seulement entendu ? Ou bien ceux et celles qui ouvraient pour lui les trésors de leur mémoire et de leur imagination étaient-ils particulièrement doués de réels talents d'exposition ? Le Braz me mena un jour chez Lise Bellec que, après l'avoir en vain cherchée dans sa chaumière, nous trouvâmes en train d'arracher des pommes de terre. Je ne savais pas assez de breton pour suivre toute leur conversation, mais les jeux de physionomie et le ton de Lise Bellec révélaient une nature spirituelle et fine que l'on retrouve dans ses récits. Il arrive que des simples et des illettrés surpassent, dans le maniement de leur langue, ceux à qui de trop longues études ont désappris l'éloquence spontanée. Était-ce un pur paradoxe que sa boutade sur Marc'harit Fulup : « C'était » disait-il, « et de beaucoup, le cerveau le plus encyclopédique que j'aie jamais rencontré. Et j'ai connu Renan et j'ai connu Pasteur. Il exprimait ainsi son admiration pour l'âme populaire qu'il connaissait mieux que tout autre... »

C'est aussi Le Braz qui, dès 1897, invite chez lui à Port-Blanc régulièrement à la fin de l'année universitaire, plusieurs professeurs de la Sorbonne tels Louis Lapicque, physiologiste, et Charles Seignobos, historien, qu'il a connus dans des salons élégants de Paris<sup>27</sup>. Il les incite à acheter ou faire construire sur cette côte nord de Bretagne, affirme Didier Launay dans son livre « Sorbonne Plage » : « Le drame de Le Braz de 1901 provoque la dissolution du groupe de Port-Blanc. C'est désormais à l'Arcouest dans la maison qu'a fait bâtir Louis Lapicque que le Pr Seignobos et Mme Marillier, sa compagne, vont passer leurs étés bretons. Ils seront suivis par de nombreux autres universitaires parisiens.<sup>28</sup> »

Malheureusement, Le Braz n'a pas été élu à l'Académie française, reconnaissance pourtant amplement méritée au vu de son œuvre, ce qui l'aurait rangé, de son vivant, au rang des grands écrivains de langue française. En 1928, son ami Le Goffic a tenu à lui rendre hommage en plaçant un médaillon à son effigie sur un rocher de La Clarté près de celui de Gabriel Vicaire, déjà fixé en 1910, sur son idée de célébrer ce « chanter du Trégor ». Les deux poètes s'étaient connus et appréciés à plusieurs reprises lors du pardon du 15 août, toujours poursuivi de soirées littéraires et poétiques à l'« Auberge du Soleil Couchant » tenue par la « Mère Aimée ». Lors de l'inauguration de ce médaillon en 1910, Le Braz avait donné une causerie charmante sur les séjours du poète bressan. Dubreuil, qui y assistait, s'en souvient : « Sans trop dire, il sut tout dire avec cette simplicité, faite pourtant d'étude et de recherches, qui a toujours enchanté ses auditeurs ». Avec le médaillon de Le Goffic, rajouté en 1934 deux ans après la mort de cet autre chanter, ils sont désormais tous les trois réunis sur cette roche devenue la « Roche des Poètes » (Voir bulletin de l'ARSSAT de 2018, p 259 à 276).

Pour terminer, rappelons que M. Fernand Le Duc, maire de Penvénan entre 1997 et 2008, a tenu à ce que la commune conserve le souvenir des deux conteuses préférées de Le Braz. Il a donné à deux lotissements les noms de Marie-Cinthe Toulouzan et de Lise Bellec. Celui de Lise est situé à Balayou, là où se trouvait la chaumière qu'habitait la couturière jusqu'à sa mort. Par contre, la pierre tombale de Lise Bellec

<sup>24</sup> Marguerite Philippe (1837-1909), de Pluzunet, (« La Cigale des brumes ») pèlerine par procuration de métier, conteuse et chanteuse, à la mémoire phénoménale : 150 chants recueillis par Luzel. Elle n'était jamais allée à l'école et ne connaissait que le breton. Ses chants ont été enregistrés par François Vallée en 1900, sur un phonographe à rouleaux de cire (enregistrements conservés).

<sup>25</sup> Instituteur, puis professeur et aussi journaliste à La Dépêche de Brest (1887-1945).

<sup>26</sup> Narcisse Quellien (1848-1902), poète natif de La Roche Derrien, ami de Renan et de Luzel ; en 1878, inventeur du Dîner Celtique à Montparnasse, fréquenté par Renan, Le Goffic...

<sup>27</sup> Ils sont dreyfusards, socialistes, militants des droits de l'homme, et apprécient l'œuvre et les idées de Le Braz.

<sup>28</sup> Jean Perrin, Pierre et Marie Curie, physiciens.

avec l'inscription en français et en breton de 1912, a malheureusement disparu lors d'un transfert du cimetière de Penvénan.

**Sources :**

« *Lise Bellec* », texte d'Anatole Le Braz, dans la revue *Le Fureteur Breton*, Tome VII, 1912.  
Anatole Le Braz, œuvres rééditées par Dominique Besançon dans la collection « *Terre de Brume* ».  
Yann-Ber Piriou : « *Au-delà de la légende... Anatole Le Braz* », 1999.  
Revue « *La Bretagne touristique* » du 15 avril 1926.  
Léon Dubreuil : « *Anatole Le Braz et les siens* », *Annales de Bretagne*, 1955.  
Léon Dubreuil : « *Les Chantres du Trégor* », *Annales de Bretagne*, 1957.  
Anatole Rivoallan : « *Le Braz* », *Annales de Bretagne*, juin 1960.  
Paul Surirey : « *Souvenirs sur Anatole Le Braz* », *Annales de Bretagne*, 1966 (Tous ces articles des *Annales* sont disponibles sur « *Persée* »).  
François Ménez : « *Anatole Le Braz et le Trégor* », *La Dépêche de Brest* du 29 mars 1926.  
Charles Le Goffic : « *L'Âme bretonne* », 1902 ; « *De quelques ombres* », 1929.  
Pierre Le Peillet : « *Figures de Port-Blanc* », Editions Anagrammes, 2004.  
Didier Launay : « *Sorbonne Plage* », Stock, 2016, p26 à 34.  
Daniel Giraudon : « *La clef des chants* », Yoran Embanner, 2019.

**Crédit photos :** Collection de l'auteur et photos prises par le Dr Gostling en 1906, dont deux publiées dans le livre de Y-B Piriou cité.